

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

LA GRANDE CONDUITE DE MARSEILLE

A CONSTANS LE MASSACREUR

MÊME TONNEAU, LA CONDAMNATION :
DEUX ANS DE PRISON! 3,000 BALLEs D'AMENDE!



La conduite... de Marseille

Ah, les chouettes babillarde qui repliquent de Marseille!

Et surtout quels riches fiens que les bons bougres de la Cannebière!

Cinq bouffe-galette avaient radiné la-bàs, histoire d'inaugurer des égouts

Ben quoi, ça tombait à pic! Habituellement, pour inaugurer des chemins de fer on prend des vétérinaires ou bien des roussins-journaliers comme Yves Guyot.

Cette fois pour inaugurer des

égouts on avait convoqué des vidangeurs.

C'était nature, hein?

Mais, il faut que je vous raconte cela par le menu, les aminches, d'autant plus que les journaliers de la haute se sont donné le mot pour taire leur gueule.

Que voulez-vous, c'est avec des saucisses qu'on attache ces aboyeurs! Pourquoi donc qu'ils débineraient les jean-foutre?

Pour lors, faut vous dire qu'il y a à Marseille, comme partout, une volière municipale où on fricotte dans les grands prix.

Ce qu'on y en tripote des affaires véreuses, avec le beau pognon que casque bêtasement le populo!

Turellement, ces cochons là s'entendent, comme cul et chemise, avec

les bouffe-galette de l' Aquarium et les fripouilles de la gouvernance.

Or, ces temps derniers, ils ont trouvé un chouette truc pour s'engraisser la panse : ils ont manigancé des travaux faramineux à Marseille.

Et, comme mes salauds, malgré tout, ne peuvent pas s'empêcher de vivre dans la merde, c'est un grand égout, oussqu'ils pouvaient tous nager, qu'ils ont décidé de faire construire.

Pour que le truc prenne mieux, et afin d'amorcer chouettelement l'affaire, ils ont invité un ballot de grosses légumes.

Pardine, les grosses légumes ont accepté! Du moment qu'il s'agit de se balader, de gueuletonner ferme, et de foutre de la belle braise dans les poches, y a pas de pet qu'ils refusent.

Mais, nom de dieu, ces salauds

comptaient tous seuls ! Ils avaient oublié que le populo marseillais n'est une merde de chien.

Or donc, jeudi, quand le déballage ministériel fut fait en gare, et que Freycinet, Constans, Rouvier, Roche et Guyot entrèrent dans leur bonne ville de Marseille, ça fut rupins-koff !

Pétard sur toute la ligne, mille dious ! Un tonnerre de sifflets à écorcher les oreilles à un aveugle ; des hou, hou, hou, à n'en plus finir, et comme bouquet, des crottins de cheval lancés dans les roulantes de mes cochons.

Par dessus tout ça, les cris de : à bas l'assassin ! à bas l'assassin !

Les gas de Marseille ne perdent pas la mémoire : ils se souviennent de Fourmies !

Constans, l'affreux bandit, en était vert de rage ! Car, c'était lui surtout, qui était le plus engueulé.

Le plus bath, nom de dieu, c'est que les bougres ne flémardèrent pas un seul instant.

Pendant les deux jours que mes vaches de jean-foutre baladèrent leur sale viande dans les rues, le chabonais n'arrête pas.

Du pont de la gare, de la Cannebière à la Joliette, partout, — partout, nom de dieu ! on a sifflé, parlé, gueulé....

Les « mort à l'assassin ! » ça claquait que c'était un vrai beurre.

A tel point, maquarel, qu'en fait de triomphe, ça fut une déroute générale.

Les ministres se lâchèrent les uns les autres. Mon Constans fut foutu en plan, par ses copains : ils le fuyaient comme une gale.

Freycinet se tira de Toulon ; Roche et Guyot filèrent à l'anglaise ; le voleur de Rouvier alla se cacher chez des amis.

C'est Constans qui rognait ! Le massacreur gueulait tout haut qu'il ferait payer cette belleaubade bougrement cher aux Marseillais !

Paraît qu'il leur manque une police, et il va leur en bibelotter une.

Oh, pour ça, il s'y connaît le salaud....

Gare à vos carcasses, les marseillais ! s'il ne vous les a pas fait trouver par les balles du fusil Lebel, c'est pas que l'envielui en ait manqué.

Puisque je jaspine de fusil Lebel, j'en profite, les anarchistes pour foutre en l'air une baliverne que les journaloux bourgeois nous ont corné aux oreilles.

Ils racontent pour ce qui est de Marseille que le populo tenait à engueuler les ministres parcequ'il n'était pas content des travaux, mais que foutant « l'intérêt de la patrie au dessus de tout, ils avaient manifesté leur opinion en gueulant : « vive Freycinet ! Vive l'armée »

D'abord c'est une menterie carabinière : mon cochon de Freycinet a été sifflé comme les frères et amis.

Pour ce qui est des cris de « Vive l'armée ! » faut s'entendre foutre !

Y faut être bouché comme Carnot, ou vendu comme un journaloux pour ne pas comprendre que, dans une manifestance, quand le populo voit rapliquer les lignards il crie « vive l'armée ! »

Et il a raison de crier ça, non de Dieu, pour mettre en garde les malheureux troubades contre la salopise qu'on va leur faire commettre, et essayer de leur faire foutre la crosse en l'air.

Quoique ça, non d'une pipe, on se torche avec la patrie ! Seulement on pense à sa peau.

D'ailleurs on les aime les pauvres fieus de troubades et on fait tout son possible pour leur ouvrir lees quinquets.

C'est en gueulant vive l'armée que le 18 mars le populo décida les troubades à foutre crosse en l'air.

Et c'est en gueulant « vive l'armée » qu'on colla au mur les deux galonnés Lecomte et Clément Thomas.

C'est y compris, mille tonnerre ? voilà la vérité vraie :

On gueule « vive l'armée ! » par ce qu'on aime les pousse-cailloux, tout en détestant les chefs.

Ca fout en rogne les lèche-culs de la gouvernance et tous ceux qui sont contre le populo.

N'empêche que chaque fois qu'il y aura du fouan dans les rues, on imitera le populo marseillais, et on criera un tantinet « vive l'armée ! »

Mais si mon salaud de Freycinet s' imagine que c'est à sa poire qu'on a fait la fête, il se foure le doigt dans l'œil jusqu'au nombril.

Et s'il coupe dans ce que dégueulent tous les jean-foutre des torche-culs, ça prouve qu'il en a une couche non de dieu.

Tonnerre, faut tout de même que je pose ma chique, j'en ai assez dit là dessus !

Oui, foutre ! mais bast, avant de souhaiter le bonsoir aux camaros marseillais en leur z'y envoyant un serrement de cuillère faramineux,

faut que, pour la fin, je jaspine le coup rigolo :

Pendant que les cinq andouilles ministérielles entraînent sous les sifflets, les huées, les trognons de choux et les rondelles de saucisson, dans la turne des Beaux-Arts, ousqu'ils allaient bouffer.

Juste voila que derrière leur procession, débouchent cinqannesses qui jouaient du cul tout en faisant tinter leurs sonnettes. Et tout de suite le bon populo de se foutre à applaudir ferme en gueulant « vive les ministres ! » sur le passage des bourriques.

Tant et si bien que mon charognard de Constans, croyant que ses larbins étaient là et qu'ils applaudissaient en son honneur, fout son blair en sa fenêtre.

Ce qu'on l'a vu s'allonger son pif, non de dieu ! Il aurait pu y faire une boucle.

Aussi à Marseille on s'en souviendra des annesses de Constans.

Ah, cette fois c'est fini pour tout de bon, bonsoir les aminches !



GALONNARD SUISSE

Foutre de nom de dieu, la légende suisse continue de recevoir des coups de pied dans le cul, que c'est un vra beurre !

Vous savez, la fameuse légende ousqu'il est dit que la Suisse est un patelin où la liberté pousse comme les yaux dans le fromage de gruyère.

Un copain m'envoie de jà-bas un tuyeau épouvantable, et turellement, c'est un charognard de traîneur de sabre qui a fait le coup.

Hé oui, quoique la Suisse soit un patelin qui n'ait pas à craindre la guerre, vu que c'est un pays neutre, comme disent les jean-foutre, y a des casernes des troubades et des galonnés.

Ca coule de source, mille bombes ! En Suisse comme en France, y a des richards.

Conséquemment, faut de l'armée pour brider le populo.

Or, qui dit armée, dit charogneries. A preuve l'histoire suivante qui s'est passée à Colombier, près de Chaux de Fonds :

Sur la place d'armes fédérale, un galonné, un galonné, a en plein jour, cravaché un pauvre bougre de pousse-cailloux qui avait fait une manœuvre de travers.

Ne croyez pas que j'exagère, les camaros : le charognard a été d'une rosserie abominable ; il a tiré les oreilles au troubade, l'a cravaché, souffleté, battu au sang à tel point que le pauvre diable en est à l'hospice.

Et pas un camaro n'a bronché ? Non ! La discipline est là pour un coup elle fout la trouille à tous.

Le copain qui m'envoie ce tuyau ajou-

et que là-bas, kif-kif comme en France es journaloux font les morts.

Paraît du reste que ça marche rondement la « prussification » de la Suisse militaire.

Cachot, retenue de paie, privation de boulotage, service esquinçant...

Et, par dessus le marché des torgnoles qui vous conduisent à l'hospice.

Voilà ce qui attend les troupades de la « République modèle. »

Y paraît que c'est « sans l'ombre d'une attitude insolente vis à vis de son supérieur » que le couillon de troubadé suisse se fait tirer les oreilles et reçoit soufflets et coups de cravache.

Merde alors ! Si vous n'y mettez bon ordre, les camaros suisses, il vous pend des Fourmies au nez.

Gare à vos peaux ! Quant le galonard commence à cogner, il est tout prêt d'assassiner.

Chien enragé ne peut que mordre, dit le proverbe.

Traîneur de sabre ne peut que tuer. Attention, là-bas !



SICARD EN ASSISES

Foutre de dieu, ça a été comme des petits pâtés, lundi, à la Cour d'assises. Sicard a écapé, comme d'habitude, mais ça n'empêche que ce fut tout de même très rigolo.

Le jugeur en chef, Gueule-de-loup, avait pris un taf, comme si la veille il s'était saoulé avec de la limonade !

D'abord on a commencé par foutre dehors les deux copains qui accompagnaient Sicard, puis la rousse l'a entouré, comme si elle craignait, nom de dieu, qu'il fasse un faux-pas.

Un roussin devant lui, trois derrière, en bourgeois, chouettelement nippés. Le prétoire avait été interdit même aux avocats, trois cipeaux en gardaient la porte, sans laisser entrer personne.

Au point, nom de dieu, qu'un chouette avocat Deschamps, qui s'était chargé de la défense du camaro dut faire un pet du diable pour pouvoir s'enquiller au banc de la défense.

Dans la salle osque sont des banquettes, un désert où seuls se baladaient en jorquant les anarchos, le mouchard Goron avec deux de ses larbins, dont le roussin Rossignol.

Derrière le guignol en chef, Gueule-de-loup, un autre mouchard ; enfin, dans la partie réservée au public debout, une douzaine de copains, entourés d'une floppée de mouchards, de cipeaux, de sergots, jusqu'à des gendarmes !

Merde alors, quel trac !

Les douze potirons du ju y faisaient une gueule foireuse, tant ces précautions les emmerdaient ; y en avait plus d'un, pour sûr, en retenant Sicard, qui croyait, nom de dieu, que tout le bazar allait sauter.

Foutre de foutre, tas de couillons.

Après que Sicard eût répondu à l'appel de son nom, le bêcheur s'est mis à pisser sa vieille histoire. Par moments, il lisait une de mes tranches et, du coup, les potirons se réveillaient pour rigoler, un peu jaune.

Turellement, il nous a emmerdé avec la Patrie, l'Honneur, l'Armée, en veul-tu en voilà.

Le bon bougre Deschamps a été très court, voulant laisser le camaro affirmer seul ses opinions anarchistes.

Cependant, tout en déclarant que lui-même n'était qu'un bourgeois, il en a, néanmoins, bouché un coin au bêcheur à propos de la Patrie.

Y a deux ou trois cents ans, qu'il a dit, y avait, en France, des Normands, des Bourguignons, des Provençaux qui se foutaient des tripotées entre eux, au nom du patriotisme. Si quelqu'un eut gueulé, alors, qu'il n'y avait qu'une France, on leur eut cassé le museau ; pour le moins, on l'aurait foutu en prison.

Les anarchos raisonnent kif-kif maintenant : qui sait si demain, au lieu d'y avoir, en Europe, des Allemands, des Français, des Italiens, y aura pus que des Européens ?

Qui peut dire même si un jour y aura pas que des hommes sur la terre, vivant libres, sans frontières, ni patrie.

Il en rotait le bêcheur.

Deschamps a encore raconté une autre bath histoire, sur Sicard, celle-là.

Au matin du 18 mars 1871, le copain était à Montmartre ; il a empêché un vieux socialo de casser la gueule à des roussins que les insurgés avaient chopés. Pas de sung, qu'il disait le couillon !

Mais, nom de dieu, qu'a ajouté Deschamps, le bon bougre a regretté son action quand, deux mois après, il vit les infamies et les assassinats de la Semaine sanglante.

Après cela, le copain s'est levé. Il a chouettelement raconté sa vie de misère terrible qui a fait de lui un révolté, puis a terminé par une tartine dont je fous là quelques morceaux :

« J'ai écrit ce que j'avais à dire, commence Sicard, parce que, n'étant qu'un ouvrier j'ai pas la veine de savoir bien parler.

« Déshérité à tous les titres, j'ai accepté la gérance d'un journal qui combat une société inique où le bonheur de quelques-uns est fait avec la misère du plus grand nombre.

« Nous ne voulons plus être l'enclume et subir le marteau : c'est pour ça que je suis anarchiste.

« Ma vie est celle de tous les prolos : ma mère travaillait à sept ans dans une filature.

« Plus tard, mariée avec mon père, elle dut quitter sa place, ne voulant pas être la maîtresse de son patron.

« Quand je fus grand et marié, travaillant comme des nègres, ma femme et moi, il nous arriva les mêmes désagréments : ma femme fut obligée de quitter son patron parce qu'elle ne voulait pas accepter ses sales propositions.

« A Paris, il en fut de même de ma fille : n'ayant pas voulu céder aux caprices du coupeur de la maison Burow et Maston, rue de la Paix, nous dûmes endurer cinq mois de misère.

« Voilà comment est traité le travail-

leur, de par le droit du plus fort : pour lui la prostitution de ses bras ; pour la femme la vente de son corps, — ou bien la mort !...

Ensuite, le copain Sicard raconte la maladie de sa compagne. Il avait à la boîte une purée si terrible qu'une fois il fut forcé de garder une ordonnance du médecin trois jours dans sa poche, faute de braise pour casquer le pharmacien.

Et à ce moment, son patron, John Indry, était rencontré saoul, dans la rue, par une ouvrière de la maison.

Après avoir coté par le menu sa vie d'exploité, le copain continue :

« Eh bien, qu'il dit, les pauvres bougres vous crient : « Assez de sang, de hontes, de misères ! Nous voulons « notre part de soleil... » Ça monte. Le popolo, comme un torrent, va briser les digues où vous le comprimez.

« J'en suis t'y pas une preuve, moi Sicard, que votre société a voué à l'ignorance, aux préjugés, et qui ai ressenti dans mes souffrances, non seulement celles de tous les miens, mais encore celles de tous les ouvriers.

« Et c'est pour ça que j'ai accepté la gérance d'un journal que vous frappez parce qu'il dit la vérité.

« Condamnez-moi à la prison, vous n'empêchez pas qu'un jour viendra où il n'y aura plus de prisons, plus d'exploitation, plus d'autorité et où votre dieu capital s'écroutlera sous les coups des prolos révoltés.

Inutile d'ajouter les camaros, que ces salopes d'enjuponnés faisaient une sale tronche et que les potirons en avaient les quinquets chassieux.

Après trois quarts d'heure de délibération mes cochons rouvrirent la séance.

Mais, va te faire foutre, Sicard qui était descendu licher un verre pendant que les andouilles rumaient sur son compte, trouvant qu'il s'était suffisamment emmerdé, n'est pas remonté.

Mouchards et huissiers cherchaient partout. Le chef du comptoir hurlait : « l'accusé ! l'accusé ! l'accusé ! » Nous autres, on se gondolait dans la salle.

Finalement, la comédie s'est terminée, comme toujours. Le compte était fait d'avance. Et on foutait à Sicard son paquet, qu'il oubliait de venir chercher.

Deux ans de prison et trois mille balles d'amende.

Le tour était joué, la comédie finie ! Potirons et enjuponnés décanillèrent, reprenant un peu leurs sens !

Quoique ça, on pouvait les suivre à la trace, tant ils avaient foiré dans leurs culottes.



LA QUEUE DU COCHON

Les camaros n'ont pas oublié l'histoire du cochon Lepers, de Roubaix, que me jaspinait, dans le n° 431, le riche sieu qui, là-bas, s'occupe de vaner mes tranches.

De même que tous les cochons ont une queue, y en a une à cette histoire. Pour ça, je laisse jaspiner le copain :

Mon vieux Peinard, qu'il commence, y a des gas francs d'allure, et y en a pas mal, qui mar hent à la remorque de Lepers et de ses compères. A peu près

tous connaissent l'histoire, et ce qu'ils rigolaient en la lisant !

« Ça, qu'ils gueulaient, c'est bien tapé ! Le père Peinard a bien fait de la conter à ses lecteurs ; Lepers a foutre bien mérité son coup de torchon... »

Et puis, les voilà à dévider leur cha-pelet. C'était un débinage en règle contre les jean-foutre qui se disent socialos et qui ne cherchent qu'à rouler les bons bougres.

J'ai appris un tas d'histoires, kif-kif à celle du cochon et que je vas te raconter un de ces jours.

En attendant, que je te dégoise encore quelques mots sur Lepers et la gueule qu'il fait en se voyant démasqué.

Plusieurs socialos, pour s'amuser de sa poire, allèrent lui faire voir l'article *Cochon contre cochon*. Aussitôt, il se foutit dans une colère bleue, gesticulant avec ses abattis, pire qu'un moulin à vent. Puis, tout en reniflant une poignée de tabac, il faisait pêter les foutre et les noms de dieu à n'en plus finir.

— Eh bien, voyons, que lui fait un, qui diable, a ton avis, a pu conter cette histoire au père Peinard ; ça ne serait-il pas le copain V..., qui le vend ?

— Non, non, que fit Lepers, V... est trop impartial pour faire des inventions pareilles ; je crois plutôt que c'est le citoyen B...

Halte-là, mon bonhomme ! Des inventions, dis-tu ? Voyons, citoyen Lepers, sors ta tabatière, que j'y prenne une pincée de sens et causons un brin :

Si c'est des inventions, pour quoi as-tu pas rectifié par la voie des canards ? Tu sais bien que le canard *Roubaix-socialiste* n'aurait pas demandé mieux que d'insérer ta tartine.

Des inventions ? Voudrais-tu nier tous tes titres, à savoir que tu es : conseiller cipal, vice-président du Conseil des prud'hommes, caporal pompier et médaillé ? As-tu pas été délégué au Congrès de Bruxelles ? Si, n'est-ce pas ?

Aurais-tu le toupet de nier l'histoire du cochon ? — Tu sais pourtant bien qu'elle est la vérité pure ; plus d'un socialo te l'a déjà collée dans ton assiette, te disant que c'est une saleté de ta part que de flatter le populo et profiter de sa confiance pour le foutre de sa fiole comme tu l'as fait.

Sais-tu aussi que pas mal de tes partisans commencent à renauder bougrement sur la façon de les représenter dans les Congrès ? T'es pas pressé de rendre compte des mandats qu'ils t'ont confiés ! Rappelle-toi qu'ils attendent toujours pour savoir ce que tu es allé faire en 89 au congrès de Paris et, il y a deux mois, au congrès de Bruxelles.

Pour moi, anarcho, je m'en bats l'œil ; je sais trop bien que les congrès sont des foutaises !

Mais eux commencent à dire que tu te sers de la belle galette des ouvriers pour te payer des voyages d'agrément et faire des gueuletons faramineux, comme à Bruxelles.

Y en a qui disent que tu as peur des engueulades que ne manqueraient pas de t'envoyer ceux qui t'ont aboulé la galette pour le voyage, parce que tu n'as pas eu assez de nerf pour soutenir la proposition Domela, qui est la seule d'allure franchement révolutionnaire.

D'autres disent que tu crains que les anarchos ne viennent foutre leur grain de sel dans la discussion, et prouver par

A plus B que ceux qui ont exclu les anarchos du Congrès sont des farceurs qui voudraient faire marcher la Sociale à reculons.

Moi je crois qu'il y a encore autre chose : le torchon brûle dans le parti socialo de Roubaix et de Lille !

Les vieux, les ramollis voudraient reculer un petit peu, foutre la révolution au rancart et devenir réformistes.

Les jeunes, les ardents, veulent aller de l'avant et laisser les balivernes de côté : tel que les huit heures, les moyens pacifiques, et autres babioles, pour ne s'occuper que de la Révolution.

Ces différentes manières de voir produisent des tiraillements, parfois très-vifs, si vifs même que lorsque les deux fractions sont réunies, il leur arrive de se foutre des coups de poing.

Etant donné tout cela, il ne faut qu'un rien pour que la scission éclate.

Or, citoyen Lepers, voilà ce que tu veux éviter, en fuyant toute discussion. Tonnerre de brest ! un orateur de ta force ne devrait pas craindre la contradiction. Rappelle-toi ta fameuse campagne d'avant le 1er mai passé...

Pour ce qui est de savoir qui a écrit ta jean-foutrière au père Peinard, ce n'est point V. ni B. ; c'est un bon bougre qui n'a jamais pensé, comme certains naïfs, que le jour où le populo descendra dans la rue pour foutre le coup du lapin à la société, il soit de saison de lui dire : « Halte-là ! t'échauffe pas trop, au lieu d'aller droit devant soi, faut roupiller un brain dans le collectivisme... »

Non, non, le bon bougre n'y coupe pas ! Il sait que le collectivisme ne serait qu'un récrépiage de la vieille guimbarde actuelle, et il est d'avis qu'on devrait faire des pieds et des mains pour aller tout de go à l'anarchie, en une seule étape.

Ah, biensûr, les autoritaires, les capitalistes, voudront parer le coup, faudra se chamailler ferme ! Mais quoi, les Révolutions, c'est comme les omelettes, ça ne se fait pas sans casser des œufs.



POUR UNE CHATAIGNE

Bon sang de bon dieu, y aura donc toujours des proprios assassins et des vendus pour les soutenir ?

Faut que je vous raconte une infamie sans pareille qui vient de se commettre à Aulnay, près Paris.

Un salop de cochon qui se fout du comte, gros comme le bras, et s'appelle de l'Etoile, s'est permis de foutre un coup de fusil à un pauvre bougre du nom de Raynaud, qui guignait une châtaigne dans une châtaignerie appartenant à ce salop de proprio.

Raynaud a eu la cuisse traversée par la balle, un peu plus, il recevait le pruneau en plein ventre et en crevait.

Turellement, mon nom de dieu de comte n'a pas été inquiété, il défendait ses propriétés !

Voilà, il suffit qu'un salaud ait du bien au soleil grand comme la moitié d'un

département pour avoir le droit d'assassiner le pauvre monde.

Patience ! patience !

Le populo se souvient !

Il se souvient qu'avant 89, les gas des campluches accrochaient les seigneurs aux branches des châtaigniers.

Et dire que, même crevés, ces maudits seigneurs trouvaient encore moyen de faire du mal : ils empêchaient les pierrots et la marmaille emplumée de se conter fleurette dans la châtaignerie.

Ah, c'est de la sale engeance, que les seigneurs !

Et la race n'en est pas morte, nom de dieu : à preuve Monsieur le comte de l'Etoile.



CHEZ LES VERRIERS

Tout doucement, à la muette, ils ont mijoté leur grève, les copains verriers, et foutre, le 6 octobre au soir, on éteignait tout dans les cambuses.

C'est pas déjà si mal, non de dieu ! C'est pas que le vieux Peinard soit tant que ça entiché des bonnes petites grèves bien organisées, avec des socialos comme chefs, comme si un vrai socialo pouvait être chef.

Mais, foutre de dieu, y avait assez longtemps qu'on les emmerdait, les verriers ; avec ça qu'ils se tiennent encore bien entre eux dans la corporation, et puis pas trop nombreux et des gas solides, roussis au feu ; des gueules noires sérieuses.

Turellement les patrons font des gueules.

Y sont navrés, y crient sur tous les toits que les ouvriers sont des salops, qu'y n'ont pas exécuté leurs engagements ; que chaque ouvrier devait quinze jours auparavant donner congé à son chef de fabrication, et patati et patata, avec des menaces à la clef !

Mais tonnerre, ça vous fout en rogne d'entendre de pareilles salopises.

Comment les copains qui s'étaient donné le luxe, quinze jours avant la grève, d'envoyer un ultimatum à toutes les compagnies, auraient rompu, en cessant le travail, un contrat quelconque ?

Eh, salopiaux de singes, s'il vous plaît de déclarer que pendant dix ans vos ouvriers sont liés à vous, plus de grève possible, alors ?

Et puis après y a plus de raison pour pour que ça finisse !

Seulement, mes petits pères, vous vous fourez le doigt dans l'œil jusqu'au coude tas de couillons.

Aussi bien organisés que soient les verriers, et aussi dégueulbitante que soit l'organisation, tout bon bougre qui turbine pense souvent en lui-même qu'il a le droit d'être autre chose qu'un esclave.

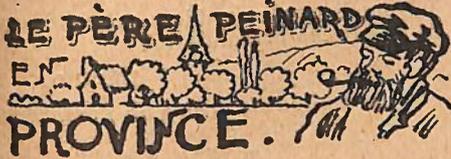
Et je vous en fout mon billet, cela s'appelle le droit à la révolte.

Après ça, non de dieu, on peut apporter tous les contrats qu'on voudra, y

aura toujours des canifs en poche pour les trouser.

Pourvu qu'ils ne trouvent que cela, les verriers.

Surtout qu'ils ont sous leurs yeux l'exemple de leurs copains de Belgique qui foutirent le feu aux bagnes, en 86. et ce fut un beau feu de joie foutre de nom de dieu !



VACHERIES D'UN FOIREUX

elle est dans un fichu pétrin depuis que l'homme-singe Werquin a cassé sa bouffarde. Les politicouillons ont beau se creuser la caboche, pas moyen de lui trouver un digne remplaçant.

C'est pas les candidats qui manquent, ah ! non, par exemple. Y en a déjà une demi-douzaine sur le tapis, mais il n'a pas une chouette gueule comme celui qui a démenagé de l' Aquarium sans prévenir ce pipelet.

Les camarluches, si vous n'avez pas vu Werquin, allez reluquer l'erang-ou-tang du Jardin des Plantes, kif-kif sa trombine.

Or donc, tous les sales mufles sont invités à se foutre candidats, le plus dégueulhi sera élu le 25 du mois.

Comme socialo à la manque, Paul Lafargue se fout sur les rangs et, comme il est au bloc, c'est Delory qui fait le boniment sur les tréteaux.

Paraît que la candidature Lafargue est pour protester contre les massacres de Fourmies. A ce compte, fallait prendre Culine, qui est le plus condamné.

Ça serait plus logique, nom de Dieu ! Oui, mais la logique n'touffe pas les socialos à la manque, ils font mousser Lafargue, et le pauvre Culine reste dans cent pieds de merde...

Delory aurait bien voulu être candidat pour son compte, mais quoiqu'il soit le Dieu des collectos du patelin, il a préféré attendre.

Un copain de là-bas m'envoie la biogéographie du type. Les existences des jean-foutre qui exploitent le populo sont toutes pareilles.

Dès 1884, notre pignouf croyait déjà que « c'était arrivé » et voulait faire alliance avec les radi-galeux pour les élections. Seulement, y eut du cham-bard ! Un bon bougre qui tenait la caisse lui dit comme ça : « Si tu veux faire alliance avec les bourgeois, tu peux, mais je tiens la braise. Elle a été donnée pour faire une liste révolutionnaire (quel bonheur ! hé !) et pas pour te souléner dans le clan bourgeois. Va avec les radicaux, nous ferons notre frichti nous-mêmes.

Mince de nez que faisait le bonhomme, kif-kif le piton à Ferry !

Le copain qui m'envoie ces tuyaux m'en jaspine une, encore plus raide, qui s'est passée l'autre jour dans une réunion électorale.

Pour ce qui est de celle-là, l'ami, tu m'excuseras de glisser là-dessus, peut-être qu'on verra un pen plus tard...

Oh mais, savez-vous, Delory devient populaire, que c'en est espantouillant !

Les bons bourgeois de là-bas chan-

tent une goulante qui n'est pas piquée des hannetons. Faute de place j'en colle qu'un couplet :

Vous qui soutenez de Delory,
La triste politique,
N'voyez-vous pas que c'l'abruti
Exploite avec sa cliqué ?
Il vous soutient avec aplomb,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'il va sauver tout le pays,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

La suite est tapée, nom de dieu ! Les ceusses qui s'y connaissent diront peut-être que c'est de la poésie à la flan. De ça, les gas s'en foutent : ça cogne, c'est l'essentiel !

CHOUETTE RÉUNION

Dôle. — Les copains du patelin avaient voulu profiter de la tournée de Faure pour remuer un peu cette sacrée ville dont les raticions sont les maîtres.

Y a du turbin à faire, car c'est un pays qui est salement exploité : y a des pères de famille qui travaillent douze heures pour trente sous, et des femmes qui touchent de quinze à dix-huit sous par jour.

C'est dire, nom de dieu, qu'il y a de la purée en masse.

Malheureusement, le copain Faure ayant trop jassé, avait des chats plein la gorge et ne pouvait pas dire deux mots.

La réunion a eu lieu, quoique ça ; Monod l'a remplacé et a chouettement jaspiné de la Sociale.

C'est les bougres qui en faisaient une gueule ! En revanche, les purotins ont bongrement applaudis, car ils étaient désireux qu'on tombe sur le dos des patrons.

Turellement, y avait pas de bureau, de sorte que tout a marché comme sur des roulettes. Y avait qu'un regret, c'est que la salle ne soit pas plus grande : y avait dedans plus de 600 personnes entassées comme des sardines, et autant dehors.

TOUJOURS LES JUGEURS

Marseille. — L'affaire du journaliste Audibert qui avait été si chouettement mouché par les camaros, vient d'avoir son dénouement.

Deux jeunes gas, David Tapuzzo et François Traverso, qui ont à eux deux 33 ans, étaient tenus au clou depuis plus d'un mois.

Ils sont enfin passés en condamnation et se sont chouettement tenus devant le comptoir.

Un copain a voulu jaspiner quelques mots pour eux, mais les vaches du tribunal lui ont coupé la chique.

Bédam, ils n'aiment pas qu'on leur foute leur pif dans leurs cochonneries !

Après le dégueulage du bê-heur, Tapuzzo qui est russe a été condamné à un jour de clou. Les chameaux se rattrapperont en l'expulsant.

Traverso, lui, a écopé de huit jours.

Et dire, nom de dieu, que Tapuzzo a tiré 45 jours de prévention et Traverso 40 !

Quelle vacherie !

NOUVELLE CLÉRICAFARDERIE

Reims. — Y a pas à dire, ça y est, nom de dieu, nous voilà en route, en-

core une fois, avec un étoignoir neuf sur la caboche.

L'instituteur laïque de cette gueuse de République bourgeoise se transforme petit à petit, en un sale ignorantin de cette garce de nouvelle religion, la Patrie.

A preuve, les aminches, la babillarde qu'un bon copain m'envoie de Reims.

Paraît qu'y a, dans le patelin, un instituteur du nom de Mathieu qui vient de faire des siennes.

En classe, il voit un loupot qui rigolait en lisant un journal. Mon cochon s'approche du gosse, attrape le papier et devient cramoisi kif-kif comme un potiron ! C'était un numéro du *Père Peinard* qu'il tenait dans ses soles pattes.

Il grimpe dare-dare sur son perchoir qu'on appelle une chaire, et il se met à engueuler tous les mômes épatés, disant que le vieux Peinard était un infâme, injuriant la République, un abominable qui salissait la Patrie.

Ça a duré pendant une heure, et le gosse a attrapé une rude punition, je suis même pas bien sûr qu'il n'ait reçu une tripotée.

Est-il assez pochété, ce nom de dieu de Mathieu, hein, les aminches !

Le pis, c'est que c'était pas la peine de foutre les calotins à la porte, pour nous coller à la place de nouvelles salopises !

Ils sont bath, les instituteurs de la République.

SALES EXPLOITÉURS

L'Abresle. — Un camaro me jaspine une vieille histoire sur les deux exploités Chapelle et Chatron.

Ça a fait deux bons amis, en 1874, quand ils s'étaient associés pour monter une usine à exploiter les bonnes bougresses.

Ça marcha bien jusqu'au jour où ce grand putassier de Chapelle s'est mis à faire du plat à la Chatron.

Ça marcha un bout de temps, mais quand Barbichon Chapelle voulut plaquer la Chatron, elle gueula comme une bourrique.

On s'agonisa de sottises, si bien que le mari cornard finit par savoir de quoi il retournait.

Y eut des torgnoles, des crépages de chignons, enfin on se sépara tout à fait vers la fin de 1882.

La brouille était tellement à mort que l'ami Chatron fit changer toutes les serrures, gueulant partout que l'ami Chapelle était un filou.

Hein, les aminches, c'est du propre la vie des patrons !

Mais ce qui prouve combien peu de cœur ont ces merles-là, c'est que aujourd'hui ils ont foutu au rancard toutes leurs haines.

Bédam, on peut s'en vouloir à mort, mais quand il s'agit de faire des misères au pauvre monde, les bourgeois se rapapillotent vivement.

Cette potiotie amitié durera-t-elle longtemps ?...

En attendant, cette garce de Chatron traite les bonnes bougresses de vaches : « En voilà des vaches, qu'elle dégueule, elle ferait bien mieux, de turbiner que de faire grève... »

Et c'est pas tout, son cornichon les traite pareillement.

Quels charognes que ces exploiters !
Nom de dieu, je voudrais bien vous en conter encore une de leur façon, mais ça sera pour la semaine prochaine.

TOUJOURS LE POTIN

Charleville. — La semaine dernière j'ai dit quatre mots aux camaros des frasques de mossieu le mâre.

Son roussin n'a pas eu autant de veine que lui : il est au clou, le sale cochon !

Et voilà comment c'est dans la garce de société actuelle : les petits se font les larbins des gros bonnets, ensuite quoi qu'il arrive les gros savent tirer leur épingle du jeu.

Mince de potin que ça fait !

Les bons bougres ne jabotent que de ça.

Le canard à Clément, qui aurait dû saisir l'occasion de foutre mossieu le mâre au pied du mur, essaye de l'innocenter :

« Faut espérer, qu'il dit, que le bruit sera démenti. »

Ah, malheur de malheur, et dire que ça se prétend socialos !

C'est pas tout ça, faut encore que j'en gueule mossieu le mâre.

Est-ce que ce salaud n'a pas, en plein conseil cipal, gueulé contre les ouvriers, parce que, dit-il, ils boivent comme des trous, les lundi et le mardi.

Et toi, grand carcan, quand donc que tu bois ?

C'est toute la semaine, hein ! Depuis le lundi jusqu'au dimanche.

Si encore tu te contentais de boire et de bien manger.

Mais non, gros cochon !

Ah, il est bougrement temps que la sociale passe par là.



Lettre d'un Troubade

Paris, le 4 Octobre 1891.

Mon vieux Père Peinard,

Toi qui raconte toutes les saligouilles militaires, je te prie de raconter celle-ci, en attendant d'autres.

C'est vraiment le cas de dire que les troupiers sont des andouilles ficelées. Moi, j'y ai été à mon tour ; j'ai fait le trou du cul, comme tous ceux qui y sont encore, mais quelquefois aussi, je me rebiffais contre les voleurs de galonnards. Quelquefois je leur donnais du fil à retordre ; juges-en, par le fait que je vais te raconter : — c'était en 1888, au 5^e régiment d'artillerie à Besançon.

J'étais de la classe ! Et tu sais quand l'on est de la classe, on n'aime plus faire ni manœuvres, ni corvées.

Or voici qu'un galonnard de sous-off fourrier, (il a rengagé depuis, tu vois d'ici la bourrique !) vient me chercher pour aller au biscuit. C'était chose grave de déranger Bibi, vu que je fumais ma pipe sur mon panier.

Il s'amène, traînant le dard de son Charlemagne, et d'un air, — je ne te dis que ça !

« Lézard au biscuit, de suite !... »

Tu penses, Bibi ne bouge pas ; j'étais seul dans la chambre « Vas te chier ! » lui dis-je.

Le voilà parti mais pas loin, car dix minutes après, le voilà avec mon livret et deux bleus ; Bibi ne bouge toujours pas devant le trou du cul. Il se poste devant moi, me lit le code d'injustice militaire et ajoute : « C'est entendu, vous refusez d'aller à la corvée ? »

Ah, mon salaud, je me lève cette fois, et je fais l'andouille : « Pas du tout, fourrier, j'y vais de suite ! »

— Bien ! Prenez ce sac et suivez-moi. »

Bref, nous voilà en route pour le magasin ; arrivés là, il me charge 80 kilos de biscuit sur le rable et me commande de les porter dans sa chambre ; ce que je fis sans rien dire.

Pour lui, le propre à rien, me fout quatre jours de consigne, pour avoir renaudé à la corvée. Je passe mes quatre jours à faire l'andouillard devant le poste, et à tirer Thomas par l'oreille, — car le capiston, sur le rapport du morveux galonnard, avait changé mes 4 jours, en 4 jours à gauche.

Mais, c'est pas tout, nom de dieu !

Mes quatre jours faits, le biscuit n'était toujours pas distribué. Foutre, depuis plus de six mois l'on n'en avait pas vu la couleur ! Les bleus n'avaient jamais mordus dedans.

Donc, j'écris au gros galonnard qu'on nous faisait crever de faim, que le brig-four et le sous-off four, vendaient notre biscuit et nous faisaient sauter nos rations de pain, que le chef ne nous donnait pas nos bons de perlot. Et foutre, que je demandais ce qu'on nous devait !

Je pensais que cela ferait du grabuge. Ah ouat, pas du tout ! Le gros galonnard s'en informe tout de même. Il vient à la soupe, et fait réunir tout le monde à la première pièce. Au moment y avait des 28 jours avec nous.

Le galonnard s'adresse à un bleu : « Depuis quand avez-vous touché du biscuit ? »

— Hier, mon capitaine.

— Bon : où est-il, j'en vois pas sur les planches à pain ?

— Nous l'avons mangé. »

Cochon, vache de bleu ! Trou du cul ! Le galonnard s'adresse à nouveau à un vieux réservoir ; cette fois, il tombe bien, le copain dégouline qu'il n'en a pas encore vu depuis quinze jours.

« Toi, vieux, tu me soulages, que je lui dis, car je vois le coup où je vais encore écopier avec ces sales cochons de l'active. »

Et tous les réservoirs de dire pareil : qu'ils n'en avaient pas encore vu !

« Et même, dit un, mon dimanche de permission, voulant en avoir pour faire croustiller à mes gosses, j'ai dû en acheter en ville. »

Ainsi, y en avait en ville, mais pas sur la planche à pain du gribier !

Naturellement, les petits voleurs de galonnards le vendaient par voitures. Et ils ne se gênaient pas pour sortir du quartier devant les yeux du capiston, de l'adjudant-major.

Moi, quand j'étais de faction, chaque fois qu'une voiture sortait, j'y portais les armes, nom de Dieu !

Or, pour revenir au sous-off qui, frico-

tait dans ma batterie, sais-tu ce qu'il a eu pour cela ? Rien du tout !

Le galonnard lui a fait rendre ses galons de fourrier. Mais le biscuit qu'il a vendu, l'a-t-il rendu aux gribiers ?

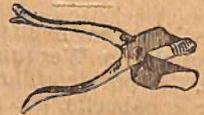
Qué tas de cochons et de voleurs que ça fait !

C'eut été un pauvre lascar, il passait au conseil de guerre comme une merde, et il attrapait tout de suite dix ans de réclusion.

Quand donc les gribiers se rebifferont-ils contre ces brigands-là ?

LÉZARD.

Ex-andouille ficelée au 5^e régiment des galériens de Saint-Pol, à Besançon.



Trouducuterie Cléricale

Le Bas-Meudon, 5 octobre.

Mon vieux Peinard,

Quel putain de pays que c'est par ici, on se croirait à 500 mille lieues de Paris !

Les ouvriers en ont une couche, je ne te dis que ça. Ils sont tellement pochetés qu'ils ne connaissent que leur patron et leur curé.

Croirais-tu qu'il y a des ouvriers qui le blâmaient !...

Le jour où les gosses ont fait la communion, tout était en fête, patrons et curés allaient ensemble,

Autre chose : dernièrement il y avait un enterrement. Bien entendu, il fallait le raticion ; mais pour aller à la turne ou qu'on dégueule le latin, y a deux chemins : le curé voulait passer par l'un, et l'enterrement par l'autre.

Un coup qui n'a pas été mal joué, c'est que le raticion a envoyé chier l'enterrement. Il s'en foutait pas mal, il avait le pognon !

Il y a deux ou trois dimanches, en revenant d'une réunion à Saint-Ouen, j'ai été chez un marchand de vins.

La boutique était farcie de travailleurs couillonades qu'on entend tous les jours dans la rue.

Moi, je me fous à chanter nos gaulantes « La Sociale » et « La Révolte des Proletaires » Ils en baillaient tout bleu, les bougres... Pour finir, je leur ai distribué des manifestes et des brochures.

Sur ce, je te serre la pince.

Un zigue.

Eh ! le camerluche, c'est chouette-ment manœuvré !

Vois-tu, si les ouvriers chantent des trouducuteries, c'est parce qu'ils ne savent pas autre chose.

C'est à nous autres qui avons la veine de savoir que tout est mauvais dans la vacherie de société actuelle, de faire voir clair aux copains encore emberlificotés par les gnoleries des bourgeois... Au Bas-Meudon, les ouvriers sont bouchés à l'émeri, dis-tu ?

C'est pas de leur faute, l'ami !

Et puis, y en a bien quelques uns plus à la roue que d'autres, c'est ceux-là qu'il faut entreprendre : soit à l'atelier,

oit chez le bistrot où tu bouffes. Au besoin on leur paie une chopote pour engrainer le mouvement.

Nom de dieu, y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est qu'on n'est pas contre son intérêt par plaisir. Ainsi, jamais tu ne verras un type assez couillon pour se foutre un bochon sur son œil, (à moins qu'il ne soit loufoque.)

Or donc, s'il y a des bonsbougres qui sont contre la sociale, c'est parce que les jean-foutre leur ont monté le bo-bèchon en leur faisant prendre des vessies pour des lanternes.

A nous de crever les vessies, nom de dieu!

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 12, rue Aumaire.

— *L'Emancipation*, groupe anarchiste des ouvriers tailleurs, invite les copains à sa réunion, tous les mercredis, salle Nicaise, rue des Petits-Carreaux, n° 4, à 8 heures 1/2 du soir.

— Tous les dimanches, soirée familiale et tous les mardis, réunion, 38, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement.

— *Les Réprovoqués*, groupe de propagande anarchiste, invite les socialistes de toutes les écoles à venir discuter aux réunions qui se tiendront tous les samedis, 40, rue de Charroune, salle Bac, au premier, à huit heures.

Tous les dimanches, soirée familiale.

— *L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, qui se réunit tous les lundis, 58, rue Greneta, au premier, invite tous les jeun-s gens qui recherchent la vérité à venir grossir ce groupe indépendant qui se réforme.

— *Union de la jeunesse socialiste révolutionnaire.* — Grande tombola organisée au profit du journal caricaturiste *Le Cri Social*.

On trouve des billets chez C. Martin, 3, rue Joquelet — Raoul Gérard, 3, rue d'Arras — Albert André, 85, rue des Couronnes — Salle du Gros Bœufs, 58, rue Greneta — à la salle Horel, le dimanche après-midi.

Le journal *l'Attaque* qui devait paraître prochainement caricaturiste, paraîtra sous la même forme, mais avec le titre *le Cri Social*, le camarade Gegout ayant l'intention de conserver le titre du journal qu'il avait fondé.

— *Soirée-Conférence*, le samedi 24 octobre à 8 heures 1/2, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême.

Conférence par le camarade Zo d'Aza du journal *l'Endebors*.

Poésies et chants révolutionnaires inédits par Paillette, Perchiron, Raoul Kadach, etc. Tirage de la tombola.

Entrée 0,25 cent.

Le groupe anarchiste les Libertaires de Paris, invite les anarchistes et les révolutionnaires indépendants qui sont partisans de la propagande des idées d'humanité et de liberté, ainsi que du prochain Congrès, à assister aux réunions préparatoires, tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, salle Horel, 13, rue Aumaire. Urgence.

— **Groupe anarchiste du faubourg Marceau XIII^e arrondissement.** — Tous les copains sont convoqués, le samedi 17 oc-

tobre à 8 heures 1/2, salle Roux, 19, rue Pascal.

— Samedi, 17 octobre à 8 heures 1/2 du soir, les compagnons troyens donneront une soirée familiale au grand salon des boulevards.

Chants, monologues, poésies. — Entrée libre.

Reims. — Réunion, samedi 17 courant au café St-Maurice, 133 rue du Bartatre, à 8 h. 1/2 du soir.

Les copains faisant partie de la bibliothèque sont priés de rapporter les livres.

Londres. — Lundi 23 novembre 1891 à 8 h. 1/2 du soir salle de l'Atheneum, à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution de Schverstoff.

Concert, spectacle, bal au profit de la propagande.

1re partie : chants et poésies.

2me » Les aventures du Père Peinard

3me » Grand bal.

Prix du ticket, 6 pences

— **Charleville.** — Avis aux camarades qui ne marchent pas à la sociale à reculons, comme les écrevisses; aux copains soucieux de leurs intérêts, aux hommes libres désireux de discuter, sans chefs, ni sectes, et surtout sans roi d'Yvetot; tous ceux-là sont invités à se réunir le dimanche 18 courant, à trois heures de l'après-midi, 10, rue Colette, au Pont d'Arches, Mézières.

Ordre du jour : formation d'un groupe anarchiste.

Un compagnon développera l'idée — mesures à prendre pour le passage du copain Faure dans les Ardennes.

Reims. — Samedi, 10 octobre, tous les copains sont invités à la réunion qui aura lieu, à 8 h. 1/2 du soir, café Saint-Maurice, 113, rue Barbata. Urgence.

Bas-Meudon. — Le Père Peinard est en vente chez Mme Laudon, 10 bis, route de Vaugirard.

Troyes. — Les bons bougres troyens trouveront *le Père Peinard*, rue Kléber, au dépôt du *Petit Parisien* et rue Voltaire au bureau de tabac, et chez Jeanmougin, 30, rue de la Petite-Tannerie.

Saint-Quentin. — Groupe les anti-patriotes de Saint-Quentin, réunion tous les samedis, à huit heures et demie du soir, chez Fournival, 1, rue de la Chaussée-Romaine.

Les lecteurs du *Peinard* et de *la Révolte* sont invités.

Le Raincy. — Le Groupe d'Études sociales se réunit tous les dimanches à 8 heures et demie du soir, Café Imoll, Avenue du Chemin-de-fer.

Ne plus rien envoyer au compagnon Mathia, au Raincy, sa nouvelle adresse est : 3, rue Joquelet, à Paris.

Les compagnons Chabrelin-Satel et la Trémolière sont priés d'écrire au compagnon Guillaume, 3, rue Joquelet, chez Martin.

— **Le Cri Typographique.** — Depuis son apparition, en juillet dernier, *le Cri Typographique* a vu son tirage plus que doubler en l'espace de six semaines.

Ce succès de bon augure encourage les compagnons qui ont entrepris de semer l'idée libertaire dans l'industrie du Livre, et les engage à transformer l'organe, de quinzennaire qu'il était jusqu'à ce jour, en hebdomadaire paraissant le samedi.

Les dépositaires de province sont, à cet effet, invités à régler leurs retards envers le journal au mieux et au plus tôt possible, à redoubler d'efforts pour augmenter son expan-

sion dans leur région et, au moyen de souscriptions possibles, à récolter et à envoyer le plus de « faces » qu'ils pourront, lesquelles aideront à couvrir les premiers frais inhérents à cette transformation.

Le Cri Typographique paraîtra tous les samedis à compter du 17 courant.

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL DE RUSSIE

Emprunt russe 3 0/0 or 1891

affranchi, à tout jamais, de tout impôt russe

REMBOURSABLE AU PAIR EN 81 ANS

500.000.000 de francs

PRIX D'ÉMISSION : 79.75 0/0,
SOIT 398 fr. 75

Publicité Obligatoire de l'Etat Russe.

Jouissance du 1^{er} Octobre 1891

Payables comme suit :

En souscrivant.	6 1/2 %	ou fr. 30 c p. Obl.
A la répartition,		
du 1 ^{er} au 15		
Novembre.	20 %	— 100 » —
Du 1 ^{er} au 6 Dé-		
cembre	20 %	— 100 » —
Du 15 au 30 jan-		
vier 1892	20 %	— 100 » —
Du 15 au 20 Fé-		
vrier	20 %	— 68.75 —
	79.75 %	ou fr. 398.75

— 0 —

L'Obligation entièrement libérée à la répartition coûte donc fr. 397.25, soit 79.45

La Souscription sera ouverte

le 15 Octobre 1891.

à Paris.

au Crédit Foncier de France ;
à la Banque de Paris et des Pays-Bas ;
au Crédit Lyonnais ;
à la Banque des Dépôts et Consignations ;
à la Banque d'Escompte de Paris ;
au Comptoir National d'Escompte de Paris.

à la Société générale de Crédit Industriel et Commercial ;

à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie, chez MM. E. Coskier et Cie.

Dans les Départements, dans les Succursales et Agences de ces diverses Sociétés en France.

Les souscriptions sont reçues, dès à présent, par correspondance, mais seulement pour cinq obligations et au-delà.

L'Imprimeur-Gérant : J. SICARD.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
rue d'Orsel, 4 bis, Paris



Il s'y entend, Rothschild, ce maudit roi des Grinches, à nous faire cracher la belle galette.